

‘Adlī...

Ṭāhā Ḥusayn

(al-Risāla, 1er novembre 1933)

Les hommes ont sans doute franchi le stade de la gêne et de l'étroitesse, de la difficulté et de la misère, au point d'en venir à se renier eux-mêmes et à passer en hâte devant certains événements immenses auxquels ils s'arrêtaient autrefois longuement : ils s'y attardaient, y réfléchissaient longuement, et en goûtaient la douleur avec lenteur et profondeur, comme s'ils trouvaient, dans cette dégustation patiente et réfléchie, une forme de plaisir qui les incitait à prolonger la souffrance et à en nourrir les causes.

Lorsqu'un tel événement les frappait, ils demeuraient longtemps saisis d'un accablement lourd et silencieux ; puis cet accablement se dissipait peu à peu, et ils ressentaient alors la morsure de ce réveil douloureux. Ils reprenaient conscience, mesuraient la gravité de ce qui les avait atteints, évoquaient longuement celui qu'ils avaient perdu, se représentaient ses attitudes diverses, puis regardaient leur présent et leur avenir, imaginant le disparu affrontant les conditions du présent et de l'avenir. Ils s'interrogeaient sur les positions qu'il aurait pu prendre face à ces circonstances, si les raisons de vivre lui avaient été accordées plus longtemps.

De cette réflexion longue et multiple, ils tiraient des chemins variés vers la douleur et des voies diverses vers le deuil. Leurs âmes refusaient de rompre le lien qui les unissait à celui qu'elles avaient perdu. Même lorsque les jours accomplissaient leur œuvre, que les épreuves de la vie s'accumulaient sur ce souvenir qui emplissait leurs cœurs et tentaient d'y jeter un voile d'oubli, ces âmes luttaienent de toutes leurs forces : elles résistaient aux circonstances, s'opposaient à l'oubli, et s'efforçaient de maintenir la personne du défunt présente devant elles, le regardant, le pleurant — ou se pleurant elles-mêmes à travers lui.

Ainsi vivaient les hommes lorsque leur vie méritait encore ce nom, lorsque leurs jours étaient véritablement des jours. Mais aujourd'hui, les hommes ont changé parce que leur vie a changé. Ils ont changé parce que leurs jours se sont transformés. La vie a perdu, dans leurs âmes, sa valeur ; ils n'en goûtent plus ni les joies ni les douleurs que dans la précipitation. Les jours eux-mêmes ont perdu leur prix ; on ne s'arrête plus à leurs événements et à leurs coups que rarement.

Les événements se sont multipliés, les coups du sort se sont accumulés, les épreuves et les malheurs sont devenus écrasants. Les nerfs ont perdu leur capacité de résistance, et les âmes ont perdu, avec elle, la faculté de s'attrister comme celle de se réjouir. Chacun est devenu semblable à une balle légère et bondissante que les accidents se renvoient et que les catastrophes se lancent l'une à l'autre : à peine tombe-t-elle sur un événement ou une calamité qu'elle bondit aussitôt, rapide, légère, violente, à la recherche d'un autre

événement et d'une autre catastrophe — ou qu'un autre événement et une autre catastrophe viennent la saisir.

Cela seul explique l'attitude des hommes devant ce malheur immense qui les a frappés lorsque la nouvelle de la mort de 'Adlī Yakan — que Dieu lui fasse miséricorde — leur est parvenue. La nouvelle s'abattit sur eux comme la foudre : ils en furent saisis. Mais ils sortirent rapidement de cette stupeur, car ils se sont habitués, en ces temps-ci, aux coups de foudre. Ils furent saisis d'effroi, leur angoisse s'intensifia jusqu'à frôler le désespoir ; mais cette angoisse fut brève, de courte durée. Il ne s'écoula pas un jour, ou à peine davantage, avant qu'ils ne soient détournés de ce malheur — non qu'ils l'eussent oublié, mais parce que ces nécessités cruelles et ces douleurs pressantes les en détournèrent, eux qui ne savent comment s'en délivrer ni comment y résister.

Que penser d'un peuple qui n'accueille le jour, lorsque son soleil se lève, qu'avec la crainte de sa blancheur, et qui n'accueille la nuit, lorsqu'elle étend son obscurité sur la terre, qu'avec l'effroi de sa noirceur ? Ils se lèvent le matin sans savoir où le jour lumineux les poussera, et s'endorment le soir sans savoir où la nuit sombre les conduira. Comment exiger de tels hommes qu'ils goûtent l'amertume du deuil et la brûlure de la douleur, ou qu'ils savourent la douceur de la joie et l'élan du bonheur ?

Ils ont perdu — ou sont sur le point de perdre — ces facultés puissantes, délicates et sensibles qui transmettaient à leurs âmes l'image fidèle de la vie. Ces facultés leur permettaient de tirer leçon de ce qui appelle la leçon, et de se réjouir de ce qui suscite la joie. Les voici désormais absorbés par leurs crises, quelles qu'elles soient : dans l'effort pour s'en délivrer ou dans la résignation à leur égard, il n'y a plus parmi eux que des chercheurs ou des objets de recherche, des vainqueurs ou des vaincus, des malheureux ou des hommes dans l'attente du malheur, des êtres acculés ou poussés à l'embarras.

Ils sont donc excusables si les événements les détournent du souvenir de ce grand disparu et de l'évocation prolongée de sa mémoire. D'autant plus qu'il demeure encore en terre étrangère, là où Dieu l'a rappelé à Lui ; son corps n'a pas encore traversé la mer pour revenir à sa patrie, être enseveli dans sa terre et confié à son sol sacré.

Ils sont excusables. Et 'Adlī — que Dieu lui fasse miséricorde — est le premier à accepter leur excuse, car nul n'a mieux compris qu'eux leur condition ; nul n'a été plus compatissant, plus attentif, plus bienveillant à leur égard. Malgré son rang et son aristocratie visibles, il partageait leurs peines, prenait part à leur tristesse, à leur douleur et à leur misère.

Les Égyptiens sont trop respectueux d'eux-mêmes pour que leur silence, peu de temps après la mort de 'Adlī, soit pris pour un oubli ou pour un manquement à son égard. 'Adlī n'est pas de ceux que l'on peut oublier ; et les Égyptiens ne sont pas un peuple qui méprise les bienfaits reçus.

Quoi qu'il en soit, la mémoire de l'histoire est plus forte, plus stable et plus profonde que celle des hommes. L'histoire se souviendra toujours que quatre Égyptiens furent les guides de la renaissance nationale et de l'indépendance — ou, si l'on veut, les guides de la

révolution égyptienne qui s'embrasa après l'extinction des feux de la guerre, lorsque la nation égyptienne se leva pour exiger que le monde reconnaisse qu'elle est une nation libre et digne, aspirant à vivre dans un pays libre et digne.

Ces quatre guides furent l'emblème de la vie politique nouvelle en Égypte, puis dans tout l'Orient ; ils le resteront, malgré la diversité de leurs tempéraments, de leurs inclinations et de leurs passions, malgré la profonde singularité de leurs personnalités. Aucun historien ne pourra décrire la liberté de l'Égypte et celle de l'Orient, dans cette période qui s'ouvre après la guerre, sans s'appuyer sur ces quatre figures de la politique : Sa'd, Rushdī, Tharwat et 'Adlī — que Dieu leur fasse miséricorde.

Sa'd fut, dans cette révolution égyptienne orientale, la flamme ardente et inextinguible, qui ne connaît ni apaisement ni repos ; tout ce qu'elle touche s'embrase, tout ce qui s'en approche s'enflamme. Elle projette ses rayons brûlants jusqu'aux horizons les plus lointains, allume des foyers nouveaux, soulève des tourbillons, arrache les hommes à leurs habitudes, les pousse à aimer la vie après la mort, la dignité après l'humiliation, l'indépendance après la soumission et l'abaissement.

Rushdī y occupa la place du juriste capable d'extraire la vérité de la confusion, de lui rendre une clarté qui ne laisse place à aucun doute, puis de la défendre par l'argument éclatant, la preuve droite et l'émotion sincère et ardente.

Tharwat y tint le rôle de l'homme d'État habile, riche d'ingéniosité, sachant trouver l'entrée cachée et la sortie subtile lorsque les situations s'embarassaient et que les affaires se compliquaient.

'Adlī, quant à lui, fut dans cette révolution l'esprit calme, pondéré et sage, qui n'agit qu'avec discernement, n'avance qu'avec confiance, après une longue réflexion et une méditation continue ; il n'entreprend rien sans patience, sans gravité et sans sérénité — qualités rares chez les chefs.

Si la révolution égyptienne orientale avait perdu l'un de ces quatre hommes, elle n'aurait pas eu le visage que nous lui connaissons, ni ce caractère qui la distingue des autres révolutions. Les tempéraments de ces quatre guides furent les éléments mêmes dont elle fut composée.

Ils divergèrent, se querellèrent, se combattirent parfois avec violence ; mais la nature même de la révolution exigeait ces conflits et ces luttes pour vivre, se fortifier, résister aux événements et demeurer malgré les épreuves. Puis Dieu voulut que ces hommes divisés reviennent à l'entente, retrouvent l'affection et l'amour, la coopération et l'accord. Ils se rapprochèrent les uns des autres, s'acceptèrent, se satisfirent mutuellement, et la nation fut satisfaite d'eux tous. Dieu, enfin, fut satisfait d'eux et les choisit pour Sa miséricorde : ils se suivirent les uns les autres vers la demeure de l'éternité, après avoir accompli leur devoir et porté la charge de la vérité.

Sa'd fut le premier à rejoindre l'éternité ; 'Adlī fut le dernier à quitter ce monde. Les hommes ont longuement parlé de Sa'd, de Rushdī et de Tharwat — et ils en parleront encore ; leurs propos gagneront en ampleur, en clarté et en profondeur à mesure que le temps nous en séparera. Mais on n'a pas encore parlé de 'Adlī : sa longue vie avait empêché qu'on parlât de lui, et sa mort, survenue en ces temps de crises persistantes, a détourné les esprits d'un long hommage.

Parler de 'Adlī n'est ni facile ni aisé : à peine évoque-t-on ses qualités qu'elles séduisent toutes, qu'elles invitent toutes à l'éloge et à la reconnaissance. Et l'on demeure hésitant, ne sachant que choisir ni que laisser. Pourtant, trois aspects de la vie de cet homme s'imposent nécessairement aux écrivains et aux penseurs.

Le premier est son caractère personnel, tel qu'il se manifesta dans sa vie privée et dans ses relations avec les hommes. De ce point de vue, 'Adlī fut l'un de ceux qui s'exposèrent le moins à la critique : il possédait ce que l'on peut appeler la satisfaction d'autrui. Ce trait était le plus visible de ses qualités, mais il ne s'imposait pas aux gens et ne se livrait pas à eux ; il s'entourait au contraire d'une barrière de dignité et de réserve, que l'on prenait parfois pour de l'arrogance ou de l'orgueil. Ceux qui parvenaient à l'approcher découvraient qu'il n'y avait là ni arrogance ni superbe, mais une noblesse d'âme, une fierté sans vulgarité. Ils trouvaient, derrière cela, une âme limpide, un cœur fidèle et pur, une conscience généreuse et vivante. Tout cela se révélait dans une fréquentation douce, une parole aimable, une langue chaste, et des relations qui élevaient ceux qui s'approchaient de 'Adlī à son niveau, sans jamais l'abaisser au leur.

Le second aspect est sa doctrine politique. Comme ses compagnons, 'Adlī croyait fermement au droit de l'Égypte à l'indépendance et tenait à ce que ce droit fût pleinement réalisé ; nul ne mettait cela en doute. Comme eux encore, il pensait que la négociation avec les Anglais pouvait conduire à l'obtention de ce droit et mener l'Égypte à ce qu'elle désirait. Mais la manière dont il entendait mettre en œuvre cette doctrine, la traduire dans la pratique, le distinguait des autres et révélait, avec la plus grande clarté, sa nature et son tempérament.

'Adlī n'était ni un homme de violence ni un homme de contrainte. Il ne sut pas — ou ne voulut pas — établir avec le peuple, dans toutes ses couches, ce lien puissant qui fait d'un chef à la fois le miroir de la nation et sa source d'inspiration. Il aimait le peuple, croyait en lui et défendait ses droits, mais sans chercher à l'enflammer ni à s'en nourrir. Il agissait davantage sous l'empire de son intelligence calme et réfléchie que sous celui de passions ardentes. Il ne savait pas parler au peuple, faute de ces mots et de ces formules capables de pénétrer les cœurs ; il savait observer, écouter, réfléchir, puis agir, laissant à d'autres le soin d'inspirer et d'entraîner les foules.

Lorsque 'Adlī forma son premier gouvernement et en publia le programme, élaboré en accord avec le Wafd, ce programme fut l'expression claire et puissante de sa droiture et de sa juste compréhension des droits du peuple. On y voit combien il tenait à deux principes essentiels : d'abord, obtenir par la négociation la reconnaissance des droits de l'Égypte auprès des Anglais ; ensuite, soumettre le résultat de cette négociation au peuple égyptien,

afin qu'il l'examine et l'approuve, le peuple étant représenté dans une assemblée nationale dont la mission ne se limiterait pas à ratifier un traité et à organiser les relations entre l'Égypte et l'Angleterre, mais s'étendrait à une tâche d'une importance capitale : élaborer la Constitution, organiser le pouvoir populaire, et régler les rapports entre l'autorité législative et les autres pouvoirs qui composent l'État.

Cela signifiait que 'Adlī croyait que la nation est l'unique source des pouvoirs, et que, puisqu'il en est ainsi, c'est à elle qu'il appartient d'établir la Constitution et de la proclamer, non de la recevoir toute faite. Qui sait ? Si les circonstances avaient servi 'Adlī et lui avaient permis de mettre son programme à exécution, l'Égypte aurait peut-être évité nombre des crises intérieures qui lui ont causé tant de maux.

Je ne sais toutefois si la faiblesse de ce programme ne résidait pas dans le fait qu'il faisait de la convocation de l'assemblée nationale l'aboutissement des négociations et non leur préalable. Lorsque celles-ci échouèrent, l'assemblée ne fut pas convoquée, et l'Égypte reçut une Constitution qu'elle n'avait pas élaborée elle-même. Mais 'Adlī pouvait-il réellement convoquer une assemblée nationale avant les négociations, avant d'avoir arraché la liberté de l'Égypte aux Anglais ? Quelle valeur aurait eue une assemblée nationale réunie et chargée de légiférer — Constitution comprise — sous le régime de la protection étrangère ? Quelle aurait été sa position face aux Anglais, et celle des Anglais à son égard, si un conflit avait surgi entre eux ? Quoi qu'il en soit, la conception que 'Adlī se faisait des droits du peuple et la manière dont il les formulait étaient en parfaite harmonie avec les idéaux constitutionnels les plus élevés.

Le troisième aspect est la fidélité de cet homme à sa doctrine politique, à sa conception du droit du peuple, et sa constance à s'y tenir sans jamais en dévier au gré des circonstances. Il échoua dans ses négociations avec les Anglais, démissionna et ne put convoquer l'assemblée nationale ; mais il passa le reste de sa vie convaincu que la négociation demeure la voie la plus claire vers l'indépendance, et que la souveraineté du peuple est le seul fondement légitime de tout gouvernement, le seul pilier sur lequel les gouvernements doivent s'appuyer dans leurs politiques intérieure et extérieure.

À peine la Constitution fut-elle promulguée que 'Adlī sut comment apaiser sa conscience politique : il se présenta devant la nation lors des élections. Lorsqu'elle le désavoua, il se soumit à son jugement et l'accepta sans rancœur, sans haine, sans lui reprocher de s'être détournée de lui. Elle ne lui accorda pas sa confiance, et il demeura pourtant convaincu que cette Constitution ne profitait pas seulement à ceux qui avaient juré fidélité à son égard, mais à tous les Égyptiens — lui compris.

C'est ainsi qu'il refusa obstinément, après la promulgation de la Constitution, de former un gouvernement, d'en soutenir un ou d'y participer, dès lors que ce gouvernement ne s'appuyait pas ouvertement et sincèrement sur la Constitution. C'est ainsi que l'on comprend sa promptitude à s'allier à Sa'd lorsqu'il y fut invité, la sincérité avec laquelle il soutint cette alliance, et son acceptation de la présidence du gouvernement au sein de celle-

ci, parce que son fondement était le rétablissement de la vie constitutionnelle, son appui la Constitution elle-même, et sa survie conditionnée par le maintien de celle-ci.

De là encore s'éclaire son retrait de la vie politique lorsque la Constitution fut suspendue, puis sa hâte à accepter le pouvoir lorsqu'il lui fut offert afin de rétablir la Constitution. De là s'expliquent aussi son rejet des modifications apportées à l'ancienne Constitution, sa protestation immédiate contre ces changements, sa coopération avec le Congrès national qui les dénonçait et exigeait le retour à l'ordre constitutionnel, et la manière dont il passa le reste de sa vie, digne, fier et indépendant, observant les événements, saisissant les occasions, attendant que le devoir national l'appelât — prêt à y répondre.

Mais l'appel de la mort devança celui du devoir national. 'Adlī se hâta vers la demeure que Dieu lui avait réservée dans cette vie éternelle, une vie de dignité et de félicité. Le destin voulut qu'il mourût à Paris, comme son ami intime Tharwat, loin de la patrie ; il voulut aussi qu'il mourût alors que l'Égypte traversait une crise politique aiguë, fondant sur lui de vastes espérances. Puis le destin voulut encore que 'Adlī fût ramené en Égypte à bord du même navire que Tharwat — le *Providence*. Les desseins du destin ont-ils donc veillé à l'honneur de cette amitié sincère et pure qui liait ces deux grands hommes, au point de les réunir dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie ?

Ṭāhā Ḥusayn